

L'HIVER TERRIBLE

TEMOIGNAGE DE MONSIEUR LAUER NICOLAS

Lauer Nicolas (1884-1958), agriculteur à Gaubiving, habitait à côté de l'école, la dernière maison de la rue de Behren.

C'est dans cet espace que s'articule le récit qui va suivre.

Il tenait un journal pendant de longues années, sur lequel il note, à raison d'une ligne par jour, la situation de son exploitation, labourage, moissonnage, battage, état des animaux, météo, etc...

Ces renseignements personnels étaient complétés par des événements particuliers touchant le village, la commune et les environs.

Ainsi pour l'évacuation de septembre 1939 en Charente, ses notes s'étendaient pour se transformer en reportage d'une grande précision historique.

Comme pour la libération de Gaubiving, il fit de même.

Dès la retraite allemande, quand les premiers militaires en repli cantonnaient au village, ses notations et impressions s'élargissaient. C'est à mesure que les bombardements s'intensifiaient, et que les Américains progressaient, qu'elles prendront de l'importance pour se développer en récit.

Gaubiving libéré, Gaubiving abandonné, Gaubiving dans le no man's land, Gaubiving relibéré, Gaubiving en première ligne. Toutes ces phases, vécues à degrés divers pendant la longue stabilisation du front dans la région, sont rapportées et permettent d'entrer dans le cercle familial pour les suivre.

La traduction du récit fidèle au manuscrit, s'étend du samedi de la kirb (11 novembre 1944) au dimanche de Pâques (1^{er} avril 1945) soit près de cinq mois.

Je remercie vivement Madame Julia Schneider-Lauer, sa fille de Rosbruck, pour la mise à disposition du document.

Le samedi 11 novembre 1944, jour anniversaire de l'armistice de la Grande Guerre 1914-1918, nous préparons les gâteaux pour la Kirb du lendemain. Mais d'autres préoccupations absorbent nos esprits. On parle d'une grande offensive de l'Armée américaine de Lunéville à Metz et Thionville. Des cantonnements de l'Armée allemande en retraite sont annoncés au village.

Le 13 novembre, lundi de la Kirb, Gaubiving est inondé de militaires et de véhicules.

Dimanche 19 novembre. Des jours difficiles semblent nous attendre. Tous les villages sont encombrés de soldats, l'aviation américaine patrouille constamment et, de temps à autre, bombarde ou tire à la mitrailleuse. On déplore tous les jours des victimes, en hommes et bêtes, ainsi que des destructions de matériel.

Lundi 20 novembre. Nous entendons distinctement le tir des canons, les détonations sont très proches. Il pleut toute la journée et des inondations se développent progressivement.

Mardi 21 novembre. Des éléments d'un régiment d'artillerie prennent cantonnement dans notre maison. Nous aménageons la cave se trouvant sous la grange en habitation.

Mercredi 22 novembre. Certains régiments stationnés dans les villages alentour sont retirés pour renforcer le front de Voelklingen en Sarre alors que les crues, conséquence des pluies abondantes des derniers jours, gênent tout le monde.

Jeudi 23 novembre. Nous observons avec attention les terribles et violents bombardements en direction de Farschviller et Théding.

Vendredi 24 novembre. Le courant électrique est coupé et nous regrettons beaucoup l'absence de lumière.

Samedi 25 novembre. La route est coupée vers Forbach. Le fossé antichars, par les fortes pluies, est rempli d'eau et prend l'aspect d'un canal de navigation.

Dimanche 26 novembre. Messes à 7H et 7H30, seuls offices du jour.

Lundi 27 novembre. On compte avec les bombardements et autres tirs d'artillerie. Les militaires arrivent et repartent.

Mardi 28 novembre. Le bétail et quelques chevaux sont réquisitionnés et emmenés. En règle générale, chaque famille importante garde deux vaches. Pour le moment, les chevaux sont laissés à leurs propriétaires.

Mercredi 29 novembre. Les premiers obus sont tombés sur le village

et nos maisons. Les lits sont déménagés et se trouvent maintenant dans l'étable et la cave.

Jeudi 30 novembre. Une grêle d'obus s'abat sur notre village, les alentours et partout. Nous sommes coupés de toutes communications postales et routières.

Vendredi 1er décembre. Les batteries d'artillerie, près de notre immeuble, tirent sans arrêt. Impacts de tirs ennemis partout. Nous dormons à présent dans l'étable et la cave.

Samedi 2 décembre. Nous changeons de position. Les Américains tirent toute la journée. La chance était avec nous jusque là.

Dimanche 3 décembre. Nous n'avons aucune nouvelle de l'office dominical. Un obus éclate juste à côté de mon lit. Il se trouve des impacts parsemés tout autour de la maison. Nous avons encore eu de la chance.

Lundi 4 décembre. Nous sentons l'odeur de la guerre au plus fort et espérons que l'Histoire a atteint son apogée. Les bombes et les obus explosent sur et à côté de notre habitation. Le toit est troué, la majorité des vitres cassées, brisées par le souffle des explosions, et il pleut averse. Après une violente préparation d'artillerie, les Américains avancent de Cocheren vers Folkling. Vers midi arrivent les premiers Allemands dispersés et traversent notre localité. Nous suivons, au courant de la journée, les combats du côté d'Ebring vers Tenteling, au Spitzwald. Les Allemands résistent avec acharnement. Depuis la fenêtre, nous suivons clairement un combat au lance flamme entre les deux adversaires. Tenteling semble avoir beaucoup souffert. A la tombée de la nuit, arrivent de Folkling un lieutenant avec 120 hommes. Ils viennent décrocher le front dans le secteur des Hauteurs de Thédینگ. Nous apprenons de ceux-ci que les Américains étaient rentrés dans le village, mais s'étaient repliés aussitôt en prenant position sur une ligne qui s'étend de la colline de Thédینگ jusqu'au bois de Remsing, à la chaussée de Morsbach (vom Thedinger Berg, in der Richtung an den Wald Remsinger Hütte, am Morsbacher Chaussée). Ils nous disent aussi que Thédینگ avait beaucoup souffert et que de durs combats se déroulaient au village même. Enfin ils nous informent que Gaubiving ne sera pas défendu et qu'ils ont pour mission de défendre le Kelsberg entre la route de Gaubiving et celle de Sarreguemines, soit un secteur large de deux kilomètres. Ils n'ont

que 25 cartouches chacun et leur moral est bas pour ne dire plus. Une remarque s'impose : le fossé antichars, auquel fut travaillé tout l'automne, est partiellement effondré et inondé.

Mardi 5 décembre. Alors qu'il n'y a plus de militaires allemands au village, nous sommes soumis à des tirs d'artillerie intenses. Il y a d'énormes dégâts aux toitures, fenêtres et murs. Des obus de gros calibre éclatent juste à côté de notre maison. Par chance ils tombèrent dans la basse-cour et autre parc pour animaux domestiques, où la terre meuble amortit les coups.

Nous voyons distinctement sur le Grauberg, près de Tenteling, l'avance des chars américains entre les explosions des bombardements et tirs d'artillerie. Ils progressent sur tout le versant entre Tenteling et Cadenbronn. Comme nous sommes coupés du monde, nous n'avons aucune nouvelle précise concernant Forbach et ses alentours. D'après les informations des soldats allemands de la veille, les Américains n'ont pas encore poussé au-delà de Rosbruck et Merlebach. Vers 6 heures, les obus éclatent dangereusement autour de la maison nous obligeant à descendre précipitamment dans la cave pour nous abriter.

Notre Obrat, le prisonnier serbe travaillant ici comme domestique, est parti aujourd'hui, sans raison apparente.

Durant toute la nuit, à chaque demi-heure, une forte explosion, avec un bruit assourdissant, donnait l'impression d'un éboulement. Chacune d'elle donnait l'effet d'un écroulement, d'un affaissement en ruine. Vers 8 heures pourtant, la situation se calma, nous permettant de remonter pour nourrir les bêtes et faire quelques travaux ménagers.

Mercredi 6 décembre. Une relative tranquillité semble s'installer. Pourtant des obus passent au-dessus du village et des maisons produisant au loin un vacarme inquiétant. C'est que la ville de Sarrebruck est bombardée, et ce depuis une semaine, avec des canons de longue portée. Par contre, nous ne remarquons plus d'activité sur la colline du Grauberg. Juste quelques avions patrouillent encore en survolant le champ de bataille de la veille. Il semblerait que les Allemands ont été repoussés vers Sarreguemines.

Alors que nous attendions les Américains déjà hier, ils ne sont toujours pas présents à l'heure qu'il est. Notre grand problème est le manque de courant électrique; il est vraiment indispensable.

Nous n'avons ni lumière, ni écoute radio.

Le moral des soldats allemands de passage était très bas. Ce n'est plus l'armée victorieuse que nous connaissions en 1940 en Charente et dans le Pas-de-Calais. Pauvre, malheureuse, abattue et déprimée, elle se plaint du mauvais armement et condamne la guerre qui ne peut plus rien apporter à la Wehrmacht.

En un moment calme, nous abreuvons chevaux et vaches à la fontaine; les chevaux refusaient obstinément le seau pour boire à l'écurie. Après l'opération, nous entendons des tumultes, ronflements de moteurs et autres bruits insolites vers le haut du village, et qui ensuite se rapprochent progressivement vers notre quartier. Peu de temps après, alors que plusieurs véhicules passaient le virage à la maison d'école, nous devinons de suite, à l'apparence et à la manière, que ces véhicules et leur équipage ne pouvaient être allemands. Nous sommes salués presque aussitôt par les premiers soldats américains. Ces derniers, avec leurs half-tracks, progressent ensuite en direction de Behren, mais reviennent peu de temps après. Jeunes et vieux, tout le village est dans la rue pour saluer avec joie et émotion nos libérateurs américains. Dans la soirée, la patrouille d'environ six engins prend cantonnement chez l'habitant. Notre Obrat revint également ce soir.

Nous fêtons tous ensemble la Saint-Nicolas, puis descendons quand même à la cave.

Venant de Tenteling, les Américains avaient également investi le village voisin de Bousbach.

Jeudi 7 décembre. Plus tranquilles, et aussi satisfaits du déroulement des événements de la veille, le sommeil cette nuit était paisible. Les tirs d'artillerie, malgré tout, continuaient et les obus sifflaient dans tous les sens au-dessus du village. Il nous est souvent difficile, voire impossible, de situer la direction de ces tirs. Vers 10 heures, plusieurs véhicules américains passent devant notre maison et se dirigent vers Behren. Ils vont revenir aussitôt sous le feu de l'artillerie ennemie. On relève ainsi de nouveaux impacts près de chez nous, en direction du ruisseau et de la section Schutzbüsche.

Dans l'après-midi, les Américains quittent Gaubiving et se retirent sur Folkling et le tiraillement s'arrête progressivement. Nous pensions déménager les lits de la cave et nous en retirer,

mais la reprise des bombardements nous incite à changer d'avis. Vendredi 8 décembre. Avant qu'ils ne partent, nous entendions des Américains que la bataille de Forbach avait commencé et qu'à Sarreguemines se déroulaient de violents combats de rue.

Samedi 9 décembre. Après une nuit agitée et d'insomnie, nous hésitons ce matin à remonter de la cave. Le temps pluvieux, accompagné des tirs et éclats d'obus, nous tire de notre torpeur. Après l'arrivée des Américains, nous croyions à l'arrêt des bombardements : nous nous sommes lourdement trompés.

La fille aînée de Hergott Joseph a été gravement blessée à la tête par un éclat d'obus. Le père s'est rendu à Folkling pour chercher le secours d'un médecin ou d'un infirmier. La famille attend avec impatience la venue des soins médicaux. Le soir arrive, la nuit passe et il n'est toujours pas de retour. Il ne revint que le lendemain après-midi. D'après son récit, il fut arrêté à Folkling et avec d'autres personnes, conduit à Théding où il devait attendre l'établissement d'un laissez-passer par les Affaires Civiles.

Dimanche 10 décembre. Il est dimanche, un jour comme tous les autres; nous n'avons aucune impression particulière.

Notre maison est touchée par un obus au-dessus de la grange de la nouvelle construction.

La nuit dernière, des coups de feu et de mitrailleuses furent entendus dans les rues. Il semblerait que des Allemands étaient au village. Personne cependant n'osait sortir des caves, encore moins des maisons.

Lundi 11 décembre. Au courant de la nuit, une grêle de bombes et d'obus tomba sur le village. Nous constatons au matin que les dégâts aux maisons sont moins importants qu'on pouvait croire. Malgré les trous béants dans les toitures, les maisons sont encore habitables. La toiture de la nôtre, couvrant l'étable et la batteuse, est en piteux état également. La batteuse elle-même n'est pas épargnée et se trouve endommagée.

Il a neigé un peu cette nuit; le temps est humide et froid.

Nous cherchons à arranger le toit mais devons descendre subitement. Des salves d'artillerie, devant la maison et dans le jardin, nous obligeaient à le faire impérativement. Ce feu dura toute la journée et nous laissa aucune occasion pour reprendre la suite de ces travaux de couverture.

Lundi 11 décembre. Pour la première fois depuis notre déménagement au sous-sol, nous restons toute la journée dans la cave.

Le bétail est notre souci principal. Le cheptel se compose de cinq bêtes à cornes, quatre chevaux et quatre porcs. Les chevaux se sont habitués à boire dans les seaux; tous les animaux restent désormais à l'intérieur.

Notre prisonnier serbe Obrat, qui depuis bientôt trois ans travaillait fidèlement chez nous, est reparti aujourd'hui en emmenant toutes ses affaires.

J'habite la maison avec mes trois filles et mon gendre. Nous dormons au sous-sol autour d'un fourneau.

Mardi 12 décembre. Nous étions plein d'espoir avec l'arrivée des Américains en pensant que les bombardements cesseraient. A notre grand regret, il n'en est rien : il redoublent d'intensité et comme les Américains sont partis, ils émanent de toutes les directions possibles.

Nous voyons et suivons des bombes incendiaires tomber dans la localité et dans les champs environnants. Par la suite, un incendie s'est déclaré dans l'Oberdorf (quartier du village dans la montée en direction d'Oeting).

J'ai vu moi-même un de ces engins sur le point de s'éteindre alors que j'allais voir l'incendie de la maison Grandil. Il était très dangereux de s'attarder au dehors; de temps en temps, des obus se promenaient au-dessus de nos têtes. Mais le feu se trouve rapidement circonscrit et tout danger d'expansion écarté.

Dans l'écurie de Kratz Jacques, un cheval crevé jonche le sol et dans son étable, une vache est également sans vie.

Un cheval et un poulain du cheptel de Kieffer Marcel ont été tués suite aux bombardements.

Pour l'extinction de l'incendie, Wagner Jules a détaché ses chevaux qui ensuite se sont échappés et ne sont plus revenus. Comme nous sommes coupés du monde et n'avons aucune possibilité de sortir, les chevaux ne purent être récupérés.

De toute façon, personne n'osait quitter sa demeure.

Dans la soirée, le bombardement reprend d'intensité. Nous fermons tout soigneusement et restons dans la cave. La violence des tirs et des bombardements de cette nuit n'a jamais été atteinte et le vacarme engendré donnait l'impression que tout allait sauter et

tomber en ruine. Nous vivons dans la peur, la frayeur et l'épouvante. Tous ensemble, nous récitons quelques dizaines de chapelet, plusieurs dizaines.

Après minuit, le calme revint progressivement.

Le matin, en inspectant les lieux, nous avons constaté, avec soulagement, que les dégâts étaient moins importants qu'initialement pensé. La maison présente tout de même quelques impacts supplémentaires. Encore une action de cette nature la rendra difficilement habitable.

Mercredi 13 décembre. Beaucoup de familles sont ce matin sans abri. Tout le monde se demande pourquoi : on ne voit ni Allemands, ni Américains. Des bruits courent que les Allemands étaient au village cette nuit. Certains les auraient vus.

Comme je viens de l'apprendre à l'instant, un incendie s'est déclaré dans la maison de Honnert Adolphe et dans celles de Kieffer Nicolas et Rupp Ernest le feu a complètement détruit l'habitation. Même les lits, qui dans un premier temps ont été remontés de la cave, n'ont pu être sauvés. Ils ont complètement brûlé dans les chambres

Malgré quelques tirs lointains en direction de Sarreguemines, la journée peut être qualifiée de relativement calme. Nous profitons des accalmies pour effectuer quelques réparations urgentes. Il est difficile d'intervenir sur les grandes ouvertures de la toiture. Nous n'osons le faire, c'est pourquoi nous commençons par boucher les moins importantes.

Samedi 16 décembre. Les deux dernières journées étaient tranquilles : aucun tir ou bombardement ni le jour, ni la nuit. Mais nous restons quand même dans la cave où se pratiquent toutes les activités ménagères. Nous y mangeons et dormons.

Ce soir, le feu reprit et nous replonge dans l'inquiétude, l'énervement et l'angoisse.

Dimanche 17 décembre. Il est dimanche et nous ne nous en apercevons même pas. Le sol est légèrement gelé. Tôt le matin, le soleil perce les fenêtres aux vitres brisées et rayonne dans les chambres désertes à l'aspect sinistre.

Important feu d'artillerie; de temps à autre, il y a des explosions près du village. Par ce temps clair, l'activité aérienne reprit et vers 6 heures, les tirs également. Un peu plus tard,

une salve s'abat sur le village, 12 + 12 coups, puis des tirs continus d'armes automatiques dont la présence devait être proche, le village ou les environs immédiats. Entre-deux, on entend toujours et toujours la décharge de canons de gros calibre dont nous attendons avec impatience l'explosion. La durée oscille entre quelques secondes et une minute, puis c'est la déflagration dans un lointain proche. Dans l'alternance des échos, je commence à somnoler doucement. Quelques tirs passent près des murs et s'écrasent sans grand bruit dans la terre meuble devant la maison. Agité et inquiet, je rêve à mon fils Oscar dont je n'ai plus de nouvelles depuis le 4 novembre dernier et pas d'espoir d'en avoir dans un avenir proche. A l'heure où j'écris ces lignes, l'odeur de la guerre est omniprésente : le front, le survol des avions, les bombardements et, de temps en temps, une explosion qui fait vibrer tout l'intérieur. Mes deux filles, Emilie et Agathe, sont allées chez Hergott Joseph. Sa fille Mariette, gravement blessée à la tête par un éclat d'obus, est alitée.

Lundi 18 décembre. Je me faufile autour de la maison pour constater les dégâts de la dernière nuit. Nous avons encore eu de la chance dans la distribution des grenades. La situation dans le village est grave : pas une maison qui ne montre au-moins trois impacts. La vie est très monotone. L'alimentation, Dieu soit loué, ne nous manque pas, mais la mise à l'écart du monde et l'insupportable bombardement nous empoisonnent l'existence jusqu'au fond de l'âme. Les trois derniers jours ne nous apportèrent guère de réjouissance. La maison de Wagner Ernest reçut plusieurs bombes sur le toit, la partie arrière et la façade. Sa jument blessée a crevé.

Mardi 19 décembre. Les Américains sont au village aujourd'hui; ils semblent nous apporter l'espoir de la délivrance. En vain, ils emmenèrent plusieurs jeunes gens en partant.

Mariette Hergott, blessée à la tête, a depuis plusieurs jours perdu connaissance. Pourtant les Américains avaient promis à son père de l'emmener mais malheureusement pas respecté leur engagement. Ma fille Emilie s'occupe activement de ses blessures et prodigue des soins à l'adolescente âgée de 16 ans.

On fabriqua finalement une civière sur roues, sur laquelle est fixé le lit, et les parents la conduisent à Folkling d'où les Américains la dirigèrent vers un centre hospitalier approprié.

Jeudi 21 décembre. Je regarde, ce matin, un peu rêveur et avec mélancolie, depuis la porte de l'étable, vers les innombrables trous parsemés dans les prés et les arbres fruitiers à l'état pitoyable. C'est alors que je remarque plusieurs personnes camouflées se dirigeant et s'approchant de notre maison. Je barricade la porte en vitesse et me précipite au sous-sol. Cette opération de repli et de dérobade n'a aucun effet. En quelques instants, la patrouille est devant et derrière la maison et les éclaireurs présents à la porte. Ce sont des Allemands.

Ils ne sont pas violents et nous racontent bien des choses. Ils ne manquent de rien et l'offensive que la Wehrmacht mène au Luxembourg est en bonne voie. Dans huit jours, d'après leurs dires, ils progresseront également dans la région. Pour Noël, ils promettent de nous ramener du tabac, des cigarettes et d'autres bonnes choses.

Dimanche 24 décembre. Depuis deux jours déjà, le temps doux et humide vire au froid.

Nous comptions toujours que les Forbachois viendraient pour Noël récupérer leurs pommes que nous avons gardées pour eux. La récolte était abondante cette année; jamais nous n'en avons rentré autant. Aujourd'hui c'est la veillée de Noël.

Il est 4 heures et les travaux à l'étable sont terminés. Redescendus à la cave, nous nous groupons tous ensemble. Les pommes et autres fruits et légumes ratatinent, conséquence du chauffage de la cave. Nous avons bien chaud ce soir. Les soupiraux ont été bouchés par du fumier et il y en a tellement qu'il monte jusqu'aux fenêtres permettant, s'il le fallait, de sortir de la maison par celles-ci. Il y a aussi un tuyau en fonte de canalisation d'eau à l'endroit où traverse le conduit de fumée.

On se trouverait à l'aise dans la cave, assis autour du poêle, si la sécurité était meilleure et s'il n'y avait ces effroyables détonations qui se répètent toujours et toujours.

Nous veillons un peu plus que d'habitude. Nous parlons de temps et de jours meilleurs; nous pensons au fils Oscar. Où passe-t-il ce Noël? Est-il encore en vie? Quand le reverrons-nous?

On remarque encore d'importants tirs d'artillerie en direction de Grosbliedestroff et Sarreguemines, puis doucement chacun s'endort. Vers 11 heures, on frappe violemment au tuyau et à la porte d'entrée. Bon gré mal gré, tout le monde doit sortir du lit. Des per-

sonnages emmitouflés, rangés de la porte jusqu'à la route, présumant qu'il est inutile de résister. Ce sont des soldats allemands. Ils poussent aussitôt la porte et forcent le passage, irrésistiblement. Ils demandent de la place pour quinze personnes puis se précipitent vers l'étable et les chambres. Alors que je leur proposais de la place libre, le va-et-vient commença.

Nous nous recouchons ensuite dans nos lits. Un froid glacial et un vent vif souffle par les portes grandes ouvertes. Personne n'ose fermer l'oeil et dormir. Agité et tourmenté, je me tourne et retourne sous les couvertures en écoutant le piétinement dans les chambres et l'escalier, les entrées et sorties par la porte. Nous quittons nos lits, l'un après l'autre, et observons cette animation sans pouvoir intervenir, ni empêcher le pillage organisé dont nous sommes victime. Partent entre autres : aliments, nourriture, viande fumée, etc... Vers 5 heures, la bande de brigands quitta le village en direction de Behren.

Quand le lendemain matin nous rencontrons nos voisins pour en parler, nous apprenons que tout le village a été cambriolé. Il manquait : veaux, cochons, volaille, etc...

Mardi 26 décembre. Fête de Saint Etienne. Vers 5 heures de l'après-midi, un groupe de huit soldats allemands descend des pentes de Heckenmayer. Des obus explosent dans les alentours et la projection des éclats engendre des sifflements perçus dans la grange par les ouvertures de la toiture démolie. Conduits par un sous-officier, les militaires, sous la menace de leurs armes, demandent la mise à disposition d'une voiture et de son attelage. Opposition ou résistance est hors de question, mais je n'avais pas de voiture prête à leur offrir. Furieux en partant, ils trouvèrent un peu plus loin une charrette et un cheval. Je devais, quant à moi, compléter l'attelage; je me tirais donc par la perte d'un cheval.

Ils foncent alors en direction de Behren et, dans le crépuscule, disparaissent de mon regard. Je ne reverrai sans doute plus mon cher Fuchs.

Entre-temps, les tirs d'artillerie s'estompaient. Le vent glacial se radoucît. Il n'y a âme qui vive. C'est une belle soirée en ce lendemain de Noël.

Je ferme la porte et me faufile dans la cave, derrière le poêle, où l'atmosphère est plus agréable.

Les tirs de mitrailleuse et d'armes automatiques reprennent durant la nuit. Ils sont proches de notre maison. Personne ne s'aventure dehors. Le matin, on constate dans la neige, tombée la nuit, l'intense activité nocturne. J'apprends par la suite que les Américains étaient passés dans plusieurs maisons et avaient emmené plusieurs hommes de la localité.

Nouvel An 1945. Un jour d'hiver clair et serein.

Au cours de la semaine, beaucoup de bombes et d'obus sont encore tombés. Un fort contingent d'Américains arrive maintenant au village. La troupe procède à la fouille de toutes les maisons.

La famille Lacour est arrêtée et emmenée. Personne ne connaît la raison. D'après des ouï-dire, des signaux lumineux ont été transmis aux Allemands depuis la maison.

Vendredi 5 janvier. Le village est totalement occupé par l'Armée américaine. Le danger d'explosion est beaucoup moins grand : les Allemands ne tirent presque plus. Pourtant Klein Alphonse est accidenté, blessé à la jambe par un éclat d'obus. Il a été emmené à l'arrière pour les soins nécessaires.

On observe tous les jours le passage de blindés de toute taille. Ils progressent jusqu'aux hauteurs devant Behren, arrosent par des tirs les objectifs en face et, le soir venu, réintègrent les cantonnements. Nous avons la maison pleine de militaires. Ils sont de race blanche et de race noire. L'artillerie tonne continuellement en direction de Hofblohübel et du Spitzwald. Les projectiles hurlent de manière effrayante et sinistre dans leur propulsion.

Nous n'avons aucune nouvelle de Behren, Oeting et Forbach et par conséquent ignorons leur sort et leur situation.

Lundi 8 janvier. Bouilleurs de cru, nous distillons notre récolte aujourd'hui chez Wagner Ernest.

La couche de neige est importante par les abondantes chutes de ces derniers jours. Il en tombe encore.

Un groupe de "Soldier America" entra de force dans la maison la nuit dernière et emporta pas mal de choses; même le poulailler a été cambriolé. Le schnaps nous cause des soucis. Nous sommes tourmentés : quand nous ne l'offrons pas volontiers, ils le prennent de force. En ce moment, des Noirs sont ici en cantonnement. Ils prennent soin de la maison et échangent volontiers leur tabac, cigarettes, chocolat et conserves contre du schnaps et autres produits fermiers. Poulet, beurre, oeufs et jambon ont leur préférence, mais ne sont pas très généreux dans les échanges.

Samedi 13 janvier. Nous terminons aujourd'hui la deuxième distillation chez Ernest.

Dimanche 14 janvier. Le jour du Seigneur est négligé et depuis 6 semaines, il n'est plus question d'office dominical.

Hergott Joseph est informé cet après-midi du décès de sa fille Mariette, survenu à l'Hôpital de Merlebach, des suites de sa blessure à la tête par un éclat d'obus.

Schäfer Hermann, de Behren, était ici cette nuit. Voici 18 jours qu'il est parti chercher la sage-femme à Bousbach, et voici 18 jours qu'il est arrêté par les Américains. En voulant rentrer ce jour chez lui, ces derniers l'interceptaient de nouveau, sur les hauteurs devant Behren, et le ramenaient ici.

Nous recevons pour la première fois du pain blanc de Folkling.

Hagenbourger serait maire. //

Mardi 16 janvier. Nous procédons à la troisième distillation.

Malgré la neige et le froid, nous avons travaillé toute la semaine sur le toit. Les bonnes tuiles sont récupérées pour couvrir provisoirement les endroits sensibles. De la toiture, nous voyons distinctement les Américains creuser des trous et renforcer leurs positions, depuis Heckenmayer jusqu'au Heckersberg.

Les arbres fruitiers sont abattus. Tout élément susceptible et nécessaire au renforcement de ces positions est systématiquement enlevé et utilisé. Planches, portes et fenêtres sont pris dans les maisons. Il fallait donner des pieds et des mains, implorer presque, pour conserver l'indispensable. Beaucoup de choses sont ainsi démontées et emportées. Malheur à celui qui n'était pas à la hauteur et ne pouvait parlementer. Les poteaux électriques étaient coupés et partis depuis longtemps.

Dimanche 21 janvier. Nous recevons pour la première fois de la viande de boeuf.

Intense activité, toute la journée, sur le côté en direction de Behren. "America Soldier" passent et repassent avec leurs casques blancs et leurs longues blouses blanches qui les confondent avec la neige et les rendent invisibles.

Les nouvelles de Forbach ne sont pas rassurantes. C'est effrayant et affreux. Beaucoup de morts sont à déplorer. Du Rottenhoff à la

place du marché, tout est en ruine.

Chez nous, l'administration civile américaine est mise en place.

Les papiers, rentes et titres doivent être rendus.

Dans tout le village, des barricades sont élevées. Charrettes, machines agricoles, tonneaux, troncs d'arbre sont rassemblés. Devant notre maison, la circulation s'est arrêtée; elle est interdite.

Nous commençons à douter. La peur nous envahit. Et si les Allemands revenaient?

Dimanche 28 janvier. Depuis deux jours, la grosse truie refuse toute nourriture. J'ai vu Zimmer Nicolas pour la soigner. Elle sera tuée le lundi et faisait presque quatre quintaux de viande. Nous travaillerons toute la semaine à débiter, saler... et faire de la saucisse, environ 60 livres.

On avait également fait pas mal d'huile de colza. En ce moment, je rassemble et trie les petits pois.

La tendance au froid semble s'inverser et la couche de neige diminue sensiblement.

Jeudi 1er février. La chambre de devant est toujours prise par l'Amérique. Ce sont des gens honnêtes et nous nous entendons bien. Ils viennent tous les jours prendre notre lait et payent la marchandise avec des cigarettes ou du chocolat. La confiance est réciproque.

Dimanche 4 février. L'activité de l'artillerie était au ralenti ces derniers jours mais, depuis la fonte des neiges, reprit d'intensité. L'infanterie arrive en masse. On murmure que quelque chose devrait se passer. Des batteries d'artillerie sont installées au village même et on remarque bien la mise en place de préparatifs d'attaque.

Des patrouilles allemandes sont à Haulbach.

Lundi 5 février. Un violent feu d'artillerie est déclenché sur les positions allemandes du Kelsberg et au-delà. On ressent des sentiments étranges. C'est avec inquiétude et tristesse qu'on pense aux habitants de Forbach et d'Oeting qui se trouvent en plein champ de bataille.

A 8 heures du soir, presque tous les Américains se rassemblent dans la discrétion pour attaquer le Kelsberg. Curieux mais peureux, nous essayons de suivre, dans la limite du possible, le développement de l'action qui s'engage.

Toute la nuit reste pourtant calme. Nous n'entendons rien de l'en-

gagement, mais ressentons les sensations d'une guerre toute proche. Un étrange sentiment de malaise et d'insécurité nous envahit à l'idée d'une possible recrudescence de la faible activité des tirs de l'artillerie allemande.

Mardi 6 février. Une grande activité règnait tôt ce matin dans le quartier haut (Oberdorf). Déjà 30 prisonniers allemands sont raménés, d'autres suivront au cours de la journée. Les blessés sont soignés dans une infirmerie mobile, chargés sur les véhicules et transportés à l'arrière. Il y a également des morts parmi eux.

Le dégel a rendu la terre glissante. Tout est sale, le sol détrem-pé et des flaques d'eau partout.

Mercredi 7 février. Nos soldats, ceux qui logent dans notre maison, ne sont toujours pas de retour. Le bruit court qu'ils sont descendus à Oeting et Forbach. Le côté vers Behren est relativement calme.

Notre déception est grande quand ils revinrent au cantonnement le lendemain. Ils sont très discrets et ne communiquent aucune information relative à leur absence. Nous déduisons toutefois que les Allemands tiennent toujours Oeting et Forbach et que les soldats américains avaient simplement occupé quelques unes de leurs positions au Kelsberg.

Les tirs reprennent avec des explosions au centre du village et à Kaiserlich. Nous redescendons nos lits au sous-sol. Ils avaient repris place dans les chambres voici trois semaines. La reprise des bombardements nous obligeait à reprendre nos anciennes habitudes dans la cave.

Samedi 10 février. La situation, en effervescence ces derniers jours, s'est calmée. Des bandes de corbeaux, venant de toutes les directions, s'abattent en coassant à cent mètres de notre maison, vers Chieling et Buschbacherweg. Ils y cherchent leur nourriture auprès de chevaux crevés. Ces derniers, au nombre de trois, ont été ramenés ici il y a deux mois et ne sont toujours pas enterrés. D'autres animaux, à plumes et à pattes, à l'affût des bombardements depuis quelquestemps, se faufilent et s'approchent également pour assurer leur subsistance.

Maintenant que la neige a fondu et que le sol est reverdi, on remarque clairement à la ronde les innombrables trous d'obus ainsi que leurs conséquences directes.

La dernière offensive américaine avait peu de succès.

Les Allemands tiennent toujours leurs positions au Kelsberg et les villages d'Oeting et de Behren. Leurs patrouilles s'avancent des fois jusqu'ici.

Lundi 12 février. Nous travaillons depuis quelques temps à la toiture. Nous essayons de nouveau, comme faire se peut, de couvrir les endroits sensibles. Il ne se passe un jour où nous descendons précipitamment pour nous mettre à l'abri des obus et autres projectiles.

Un changement de troupe vient de s'effectuer. Notre maison abrite maintenant une clinique mobile de la Croix Rouge. Nous nous entendons très bien avec le personnel et recevons certaines choses de leur part. Un médecin américain, de langue allemande, assure des permanences et consulte dans notre maison.

Nous avons aussi déménagé de la cave et séjournons de nouveau dans les chambres. L'air du sous-sol n'est pas agréable et ne me faisait pas bien du tout.

Jeudi 15 février. Comme on le remarque, de grandes opérations se préparent et se précisent.

Profitant du temps clément, nous commençons à ranger le jardin en cette belle journée printanière. Cela fait dix semaines que nous sommes coupés du monde. Pas de journaux ni d'auditions radiophoniques; nous sommes dans l'ignorance complète des événements et de la situation du monde. Pas d'offre ni de demande, on ne peut vendre ni acheter. Le couvre-feu est instauré de cinq heures et demie le soir jusqu'au lendemain matin huit heures et personne ne peut dépasser les limites du village dont les maisons sont actuellement bondées de militaires.

Vendredi 16 février. Toute notre habitation est occupée par les gens de la Croix Rouge et aussi d'autres unités. Des batteries de canons sont en place à Kaiserlich, Hohle Weg, à la fontaine ainsi qu'à bien d'autres endroits au village et aux environs.

Depuis trois heures du matin règne une intense activité.

Samedi 17 février. A six heures du matin : feu d'artillerie intense de tout canon sur Oeting, le Kelsberg et autres lieux.

Les portes et les fenêtres vibrent, les tuiles tombent des toits, les vitres restantes sautent, emportées par le souffle.

La bataille de Forbach a commencé.

Les chars et autres véhicules blindés font mouvement vers Behren. Témoins silencieux, nous vivons maintenant la guerre au plus près, avec son armement le plus moderne.

Les Allemands auraient quitté Behren à dix heures. De l'Oberdorf, les chars ne progressent guère vers le Kelsberg; l'artillerie tire encore jusqu'en haut de Haulbach. La progression vers le Remsing-Hübel est plus avancée. Un petit groupe de prisonniers allemands est ramené. Ils nous apprennent que les Américains ont pris pied à Forbach.

Entre-temps, nous plantons de l'ail dans le jardin. Le temps est légèrement brumeux. Nous échangeons du blé contre du pain et recevons aussi du sucre : un kilogramme par personne.

L'activité vers Behren se trouve interrompue. Des milliers de véhicules passent devant nous. Nous remarquons dans la colonne deux gendarmes français.

Mardi 20 février. Profitant du beau temps des derniers jours, je me suis promené jusqu'à Oben Loch Heckenmayer. Je constate, avec peine et dépit, les pétulants dégâts causés aux arbres fruitiers. Le coeur se crispe en les regardant. Vingt années d'entretien ont permis à certains d'entre eux de produire jusqu'à deux quintaux de pommes l'automne dernier. Et les autres, plantés l'année dernière en remplacement de ceux anéantis en 1940, détruits à 80%. Les jardins potagers sont dans un piteux état.

Hier, dans la matinée et l'après-midi, des obus éclataient encore une fois au village et plusieurs maisons furent touchées. Au cours de la nuit, entre minuit et une heure et demie, on comptait bien 25 explosions dont certaines étaient toutes proches.

Mercredi 21 février. Les militaires nous donnent quelques nouvelles d'Oeting et de Forbach maintenant aux mains des Américains. On déplore beaucoup de victimes civiles à Oeting. Les malheurs endurés par ce village et les souffrances supportées par les habitants sont indescriptibles. Il n'est pas de mon intention de les rapporter : l'Histoire jugera.

Des combats se déroulaient encore à Forbach les 20 et 21 février, mais les Allemands reculent partout. Depuis deux jours, le calme s'est rétabli à Gaubiving; aucun obus n'a éclaté. Une circulation jamais vue est en marche. Des véhicules de toutes catégories se déplacent et progressent vers Behren. C'est une file continue.

Des batteries de canons sont implantées partout et aussi loin que porte la vue, rien que des engins mécanisés. De véritables villages de toile les entourent. Toutes les maisons sont remplies de "Soldier America". Dans la nôtre, il ne reste une place qui ne soit occupée.

Jeudi 22 février. Le temps doux et ensoleillé nous permet quelques travaux de jardinage. Des personnes civiles d'Oeting et de Forbach traversent le village. D'après les dires, Forbach serait libéré jusqu'à la voie de chemin de fer. De l'autre côté, les Allemands produisent et développent une résistance tenace.

Dimanche 25 février. La circulation, et tous les renforts vers la ville de Forbach passent par Gaubiving. Les routes étroites sont plus que surchargées. Pour la première fois, nous voyons des voitures personnelles remonter de Forbach et passer par ici.

Un aumônier militaire américain célèbre la messe à l'extérieur. La population civile est cordialement invitée à y assister. C'est le premier office religieux depuis le mois de novembre.

La situation à Forbach

La ville n'est pas en ruines et la population a bon moral

La population de Forbach a séjourné pendant trois mois, dans les caves; elle a beaucoup souffert du manque de ravitaillement et d'eau, mais en général le moral est bon. On a exagéré en affirmant que la ville avait été entièrement détruite par le feu; certes, de gros dégâts ont été causés par les tirs d'artillerie et le quartier le plus atteint est celui situé au pied du Schlossberg, face à Morsbach. Un lieu bombardé avec une intensité particulière est la bifurcation des routes Petite-Rosselle-Sarrebruck, à proximité de la fabrique de charenterie. Dans l'ensemble, les victimes civiles sont relativement peu nombreuses; on compte un nombre plus élevé de décès parmi les tout petits par suite du manque de lait et du séjour prolongé dans les caves.

Les habitants, qui attendent avec

impatience le ravitaillement — qui doit être arrivé maintenant — peuvent sortir des maisons de 9 à 11 heures et de 14 à 15 heures. On avait dit aussi que tous les hommes de Forbach avaient été emmenés en Allemagne; c'est inexact. L'épuration a déjà commencé et la résistance a arrêté les anciens S. A., S. S. et «politische Leiter»; mais, comme ailleurs, les grands coupables n'avaient pas attendu la libération de la ville pour prendre le large. Signalons encore que la route Morsbach-Forbach est actuellement impraticable en raison de la présence d'une multitude de mines. Pour se rendre à Forbach en voiture, il faut faire le tour par Folkling-Gauwingen-Oeting et ne pas s'approcher des bas-côtés de la route.

M. le Sous-Préfet a visité la ville samedi dernier, dans la matinée.

Article tiré du journal "Le Lorrain" N° 50 du mardi 27 février 1945
Il rapporte les premières nouvelles de Forbach au public mosellan, après l'offensive américaine. La dernière partie de l'article justifie l'intense trafic à travers Gaubiving, mentionné ci-dessus.

Les derniers Américains quittent Gaubiving le 21 avril 1945.